

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **IV**, 5.

---

ÉTUDES  
DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(11. NOTES LEXICOGRAPHIQUES. 12. MOTS ABRÉGÉS.  
13. REMARQUES SUR *QUOI*. 14. LE SUFFIXE-*IE*.  
15. ONOMATOPÉES. 16. PATOIS ET FRANÇAIS.)

PAR

KR. NYROP



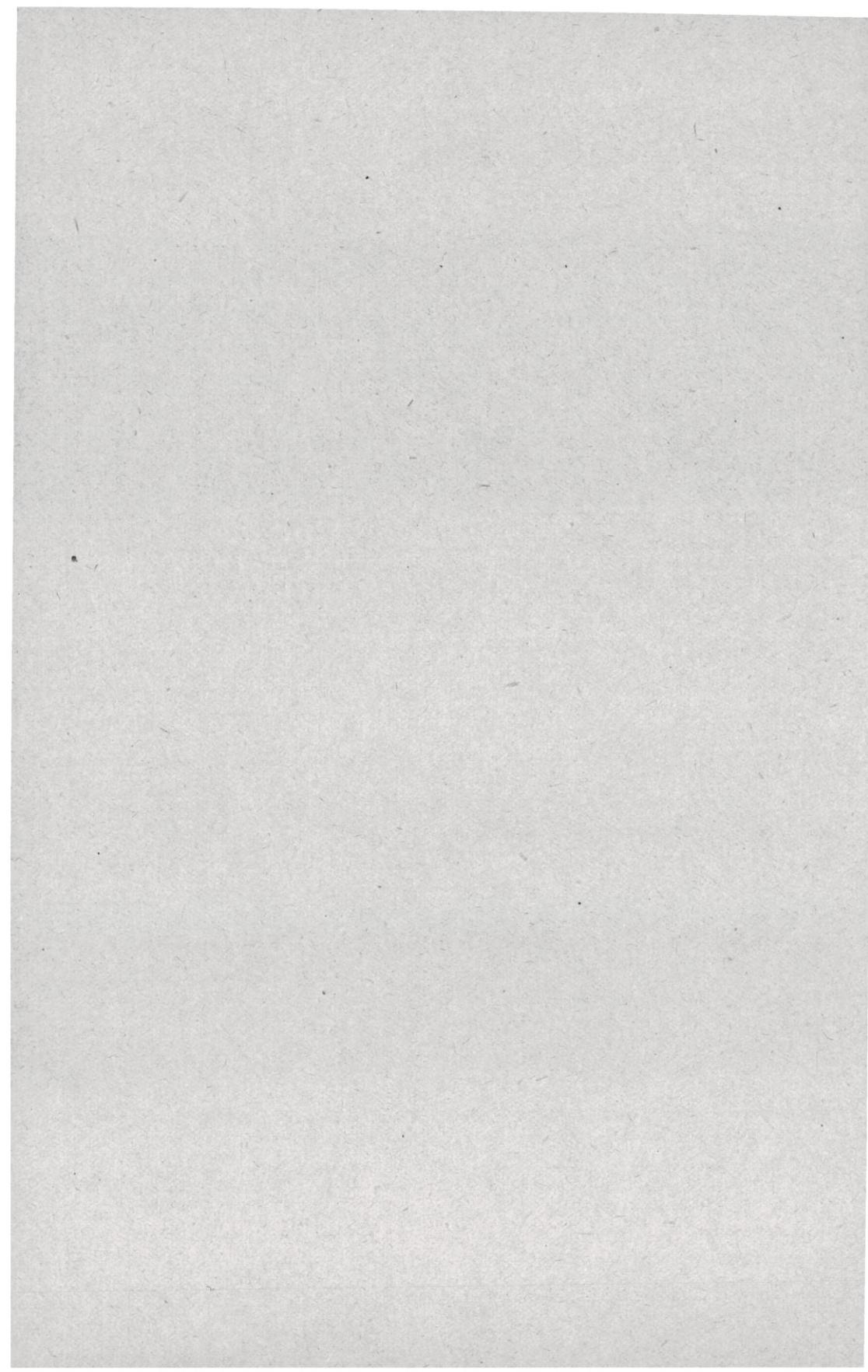
KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEI

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

Pris: Kr. 1,40.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser. **IV**, 5.

---

# ÉTUDES DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(11. NOTES LEXICOGRAPHIQUES. 12. MOTS ABRÉGÉS.  
13. REMARQUES SUR *QUOI*. 14. LE SUFFIXE *-IE*.  
15. ONOMATOPÉES. 16. PATOIS ET FRANÇAIS.)

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921



## 11. Notes lexicographiques.

Dans les pages qui suivent j'ai réuni, par ordre alphabétique, un certain nombre de mots, rencontrés dans des auteurs français tout modernes et qui me paraissaient offrir de l'intérêt, soit pour le sens, soit pour le mode de formation, soit pour l'orthographe. Ce sont pour la plupart des néologismes. Il s'agit de mots étrangers, de mots dialectaux, de mots argotiques ou de nouvelles créations françaises. Depuis le romantisme, où Victor Hugo mit « un bonnet rouge au vieux dictionnaire », le vocabulaire français est ouvert à toutes les influences et s'enrichit constamment; sur ce point la langue du XX<sup>e</sup> siècle continue les traditions du XIX<sup>e</sup> et rappelle — *mutatis mutandis* — les conditions dans lesquelles se débattait la langue au temps de la Renaissance, où aucun Malherbe n'avait encore proscrit les emprunts et les néologismes, où la langue n'était pas encore censée être arrivée à sa perfection; c'est pourquoi, elle pouvait se développer librement et puiser à toutes les sources.

*Aivée.* Ce substantif, qui n'existe dans aucun dictionnaire de la langue littéraire, est un dérivé de *aive*, ancienne forme de *aqua*. Ce mot était représenté dans la vieille langue, selon les régions, par trois types différents: *eaue* (d'où *eau*), *aigue* (comp. *aiguail*, *aiguière*, *aigue-marine*) et *aive*. Cette dernière forme, qui vit encore dans *évier* (pour

*aivier*), se retrouve dans *aivée*, employé récemment par M. Ernest Pérochon, dans son dernier roman, récompensé par le prix Goncourt: Une femme diligente, c'est beaucoup dans une maison; c'est tout dans la mienne. . . C'est comme une aivée du printemps sur un pré sec (*Nêne*, p. 95). Pour la forme et le sens, comp. *ondée*, *nuée*, *ramée*, *jonchée*, *risée*.

*Amignonner*, dérivé parasynthétique de *mignon*. Ex.: Une fois, il était venu des messieurs de ville, peut-être même de Paris, qui avaient su les [Dissidents] amignonner et les endormir. (E. Pérochon, *Nêne*, Paris, 1921. P. 28).

*Attoitir*. Je dois la connaissance de ce verbe éphémère, mais si curieux, à un aimable renseignement de M. Guerlin de Guer, de Lille. Il écrit: »Attoitir m'a été signalé sans qu'on fût malheureusement en mesure de me fournir une référence exacte. Il désignait la prouesse d'un de nos plus hardis aviateurs, le glorieux Védrines, qui eût naguère l'intrépide fantaisie d' . . . atterrir sur un toit. Le mot restera provisoirement aussi rare que la chose.« Pour la formation, le verbe *attoitir* correspond à *amerrir*, que j'ai mentionné dans une étude précédente (n° 3) sur quelques néologismes.

*Atonie*, voir plus loin p. 33.

*Barrage*. Ce mot s'emploie dans la langue toute moderne, elliptiquement, pour: tir de barrage ou feu de barrage. Ex.: Enfin d'un seul coup le barrage nous perdit (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 204). Ce passage et tant d'autres seront incompréhensibles à celui qui ne connaît que les sens ordinaires du mot indiqués dans les dictionnaires. Pour l'ellipse, comp. *des natures mortes* pour *des tableaux de nature morte*, *la Guerre* pour *le ministère de la guerre*, etc.; *campagne* se dit pour *maison de campagne*, *tableaux de campagne*, *artillerie de campagne*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Grammaire historique*, IV, § 83.

*Barricade.* Ce mot, qui a été créé en France vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, est généralement connu; aux nombreux exemples que donnent les dictionnaires pour montrer son sens et son emploi, j'ajouterai le suivant: Le peuple a inventé la barricade, forteresse improvisée et imprévue, faite de pavés, de poutres, de tonneaux, d'omnibus renversés, de paniers et de matelas. (G. Apollinaire, *La femme assise*. Paris, 1920. P. 80). Personne ne sent ici la catachrèse: le sens primitif de *barricade* est tout à fait oublié et oublié depuis fort longtemps, tellement oublié que même beaucoup d'étymologistes n'ont pas pu le retrouver. Ce n'est que tout récemment qu'un savant philologue suédois, M. Evald Ljunggren, a réussi à montrer d'une manière on ne peut plus convaincante qu'une *barricade* était primitivement formée à l'aide de *barriques*<sup>1</sup>. Les *barricades*, le mot et la chose, datent sans aucun doute de la première journée des barricades, le 12 mai 1588.

*Bistrote.* Ex.: Avec un long épi il était occupé à chatoouiller de loin le creux de la main de la bistrote, qui faisait la belle avec ses compagnes. (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 188). Dans l'argot de Paris le mot *bistrot* s'emploie au sens de 'marchand de vin'<sup>2</sup>. La forme féminine *bistrote*, que nous n'avons vu signaler nulle part, a été formée sur le modèle de *sot—sotte, rigolo—rigolote, typo—typote*<sup>3</sup>.

*Bocheman.* Ex.: Allons, vieux Bocheman, faut venir les manger chez nous, les sardines, ou sans ça... poum!... capout! — Le Boche hésite. (*Le jour de gloire*. Vol. 2. Août 1915. *La pêche à la sardine... à l'huile*, p. 17). Le mot *bocheman* est un composé de *boche* et de l'allemand *Mann*.

<sup>1</sup> Studier tilegnade Esaias Tegnér, Lund, 1918. P. 398—409.

<sup>2</sup> Rossignol, *Dictionnaire d'argot*. Paris, 1901.

<sup>3</sup> *Grammaire historique*, II, § 413.

Il paraît d'un emploi peu général; Gaston Esnault ne le cite pas dans son dictionnaire. Il est à ajouter aux dérivés et composés de *boche* dont j'ai dressé la liste dans une étude précédente<sup>1</sup>.

*Coï—coïte*. Dans ma *Grammaire* (II, § 413,<sub>5</sub>) j'ai dit que le féminin analogique *coïte* n'était guère usité que dans la locution vieillie *chambre coïte*. Pourtant j'ai constaté ensuite que les auteurs modernes s'en servent sans aucune hésitation. Ex.: Hé, j'en reste toute coïte (Flers et Caillavet, *Prime-rose* II, sc. 9). M<sup>lle</sup> Coquelicot en demeure sur place coïte (Ch.-H. Hirsch, *Le tigre et coquelicot*, p. 26). Et Célia, désarmée par cette impertinence candide, demeura coïte (Farrère, *Les petites alliées*, p. 25).

*Copine*. Ce féminin tout moderne de *copain* est propre à l'argot de Paris. Ex.: Je ne serais pas plus jalouse que ne le serait de ses copines une femme mormonne (G. Apollinaire, *La femme assise*. Paris, 1920. P. 57). La forme *copine* s'explique comme *sacristine* (de *sacristain*), *dine* dans l'argot des chasseurs (de *daim*) et le féminin belge *nine* (de *nain*): Il s'agit ici de la victoire du groupe *voisin—voisine*, *fin—fine*, *lapin—lapine*, sur *humain—humaine*, *vain—vaine*.

*Dada*. Ce mot sert à désigner les tendances artistiques les plus modernes en littérature et en peinture. Il date de 1918, où Tristan Tzara lança de Zurich son »Manifeste Dada«, et il continue ainsi la longue série des dénominations dont *futurisme*, *cubeisme*, *synchromisme* sont les plus connues. Le mot est en même temps substantif et adjectif; comme substantif il est traité comme un nom propre et s'emploie ordinairement sans article. On dit: *Contre Dada*, *Cela peut nuire à Dada dans l'opinion publique*, *Le mouvement Dada*, *Les poèmes Dada*. Signalons ensuite les deux

<sup>1</sup> Voir *Historisk-filologiske Meddelelser* II, 6, p. 38—39.

dérivés *dadaïste* et *dadaïsme*. *Dada* a déjà provoqué toute une littérature; je renvoie surtout aux articles suivants: André Gide, *Dada* (La nouvelle revue française, avril 1920 p. 477—481). André Breton, *Pour Dada* (*ib.* août 1920 p. 208—215). Jacques Rivière, *Reconnaissance à Dada* (*ib.* août 1920, p. 216—237).

*Donner du fil de fer barbelé à retordre à qn.* Dans un article, intitulé »L'envoûtement du Maréchal« on lit: Les journaux annoncent que le fameux maréchal souffre en ce moment d'une éruption de furoncles, vulgairement dénommés clous. D'aucuns affirmeront, naturellement, que c'est à la suite de la bile et du mauvais sang que le guerrier s'est fait en courant après les vaillantes armées qui lui donnent tant de fil de fer barbelé à retordre; n'en croyez rien: les Allemands ont tout simplement, sans le vouloir, envoûté leur maréchal à la façon des ténébreux sorciers du moyen âge. (*Le Figaro* — Mercredi 6 octobre 1915). On voit ici comment la guerre a fait déformer d'une manière plaisante une locution ordinairement très neutre. Il s'agit probablement d'un jeu de mots tout individuel dans le genre de ceux qu'on trouve à tout moment dans les drames d'Edmond Rostand. Comme exemple je renvoie à un vers de »Chantecler«: ...»À laquelle on peut faire un doigt de basse-cour« (p. 61). Dès lors qu'il s'agissait de volaille, le poète a changé en conséquence la locution *faire un doigt de cour*.

*Ginginer.* Ce mot appartenait autrefois à l'argot de Paris, et il avait, selon le dictionnaire de L. Rigaud, le sens de: Cligner des yeux, regarder quelqu'un amoureusement. Un sens un peu différent lui est attribué dans le passage suivant: Quand Gavarni se rendait à l'Opéra il disait: »Je vais à ma bibliothèque«, et à force de voir danser, il en

était venu à considérer l'amour même comme une danse, et le mot que nous a conservé Goncourt et par lequel Gavarini voulait exprimer le sens d'aimer avec la tête, avec l'imagination, ce mot si expressif de *ginginer*, qui mériterait qu'on le conservât, ne ressemble-t-il pas au terme argotique *guincher*, qui signifie danser? (G. Apollinaire, *La femme assise*. Paris 1920. P. 24).

*Kil* est une abréviation de *kilo* propre à l'argot des soldats. On dit par ex.: *Un kil de pive* (un litre de vin). J'ai rencontré ce mot, que ne donne pas Gaston Esnault, dans les romans de guerre; mais malheureusement je n'ai pas pris note des passages. L'apocope de la dernière syllabe (ou des dernières syllabes) est un phénomène assez général; rappelons *flingue* de *flingot* (fusil) et *biffe* de *biffin* (fantassin). La forme pleine *kilo* est elle-même une abréviation de *kilogramme*.

*Lourde*. Ex.: Au bout du village, derrière un petit bois, la lourde tirait par salves précipitées (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 192). On a dit pendant la guerre *la lourde* pour *l'artillerie lourde*; on trouve de même *la légère* pour *l'artillerie légère*; rappelons aussi *la campagne* pour *l'artillerie de campagne*.<sup>1</sup> L'abréviation d'un terme composé par l'ellipse du déterminé est un phénomène bien connu. Il remonte au latin, et toutes les périodes de la langue française en offrent des exemples nombreux. Il a été beaucoup pratiqué pendant la guerre mondiale. Comp. plus loin *roulante*.

*Mademoiselle*. On sait que la bourgeoisie s'est emparée peu à peu du mot (*ma*)*demoiselle*, originairement réservé aux femmes de noble extraction. Au XVII<sup>e</sup> siècle il s'appliquait généralement aux femmes mariées bourgeoises. Molière, en parlant de sa femme, la nomme *Mademoiselle Molière*. Cet

<sup>1</sup> Comp. G. Esnault, *Le Poilu tel qu'il se parle*, Paris 1919.

emploi particulier du mot existait encore en Bretagne au commencement du siècle passé, comme il ressort du passage suivant: »Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que mademoiselle. Les dames nobles l'avaient en haute estime.« (Renan, *Souvenirs d'enfance*, p. 86).

*Maxixe*, nom d'une danse moderne. Ex.: La vie semblait devenir légère et peut-être plus tard, quand avec le tango, la maxixe, la furlana, la guerre et ses »bombes funèbres« seront oubliées, dira-t-on de l'époque pacifique de l'an 1914 comme dans la célèbre lithographie de Gavarni: »Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup dansé«. (G. Apollinaire, *La femme assise*, Paris, 1920. P. 16).

*Mérienne, faire* (faire la sieste). Ex.: Un dimanche du mois d'août à l'heure silencieuse de mérienne (E. Pérochon, *Nêne*, p. 50). Chaque fois qu'il faisait mérienne (*ib.*, p. 51). *Mérienne* est l'ancienne forme populaire de *méridienne*; elle a été conservée dans plusieurs patois. Ernest Pérochon l'a réintroduite dans la langue littéraire, où l'on dit ordinairement *faire la méridienne*.

*Moscovisation*. Ex.: Contre l'attentat à sa liberté de révolution, la Russie réplique par la moscovisation du monde (P. Hamp, *Les chercheurs d'or*. Paris 1920. P. 157).

*Navrer*. Ce mot d'origine germanique, avait autrefois le sens de 'blesser', 'léser' (donner un coup qui fait plaie). Dans La Chanson de Roland Olivier est *a mort naffrez*. La valeur matérielle du mot existe encore au XVI<sup>e</sup> et au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Amyot parle de César qui

abandonnait son corps à *qui le vouloit navrer*. Depuis lors la langue littéraire ne connaît que le sens figuré du mot (affliger fortement). Cependant l'ancien sens, qui a dû se conserver dans les patois, se retrouve dans le passage suivant: Je m'en vais... au revoir!... Vous m'avez mordu, moi je vous navrerai (E. Pérochon, *Nêne*, p. 103). Je suppose qu'il y a ici le résultat d'une influence du parler patoisant sur la langue de l'auteur. Comp. ci-dessus *aivée* et *mérienne*.

*Palace*. Dans la langue toute moderne ce mot a un double emploi. Comme substantif il désigne un grand et luxueux hôtel<sup>1</sup>, et dans ce sens il n'est autre chose que l'anglais *palace* (abréviation de *Palace-Hotel*). Comme adjectif il est à peu près synonyme de »chic«. Ex.: Trois mois d'hôpital, dans un hôtel tout ce qu'il y a de palace (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 293). Gaston Esnault, qui a constaté l'existence du substantif *palace* dans l'argot des soldats, ajoute: »Ce mot, pris aux enseignes des grands hôtels anglo-saxons, est sans doute sans rapport avec *palasse*, chic, très usuel aussi, et qui apparaît dans *faire pallas*, faire le grand seigneur« (Vidocq). L'argot de Paris possède, au moins dès le commencement du siècle passé, un mot [palas], qui s'écrit tantôt *palasse*, tantôt *pallas*; cette dernière graphie est la plus fréquente. Les dictionnaires lui attribuent plusieurs sens, dont je ne relève ici que celui de beau, joli (Rigaud). Actuellement *pallas* est devenu un concurrent de »chic«. C'est sans aucun doute ce terme originairement argotique qui se retrouve dans le passage cité de Dorgelès sous un camouflage orthographique amené très naturellement par le voisinage du mot *hôtel*:

<sup>1</sup> Pour les exemples, voir Éd. Bonnaffé, *Dictionnaire des anglicismes*. Paris, 1919. P. 101.

on pourrait aussi dire que l'ancien *pallas*, dont l'orthographe était déjà savamment camouflée, a été absorbé par le nouvel homonyme anglais<sup>1</sup>.

*Poilu* et *bonhomme*. Ex.: Détail géographique: le mot *bonhomme* est surtout en grande faveur dans tous les régiments originaires de l'ouest de la France, tandis que *poilu* a son origine dans l'armée d'Afrique et la coloniale, où il est usité depuis de longues années. *Poilu* a conquis droit de cité aujourd'hui; mais, après tout, *bonhomme* ça n'est pas si vilain (*Le jour de gloire*. Volume 2. Août 1915). Je cite ce passage à titre de curiosité; il contient des renseignements très précis, qui s'accordent parfaitement avec ce que dit M. Gaston Esnault. Je renvoie aussi à mes propres observations sur les deux mots, publiées antérieurement dans ces Études.

*Polycopiste*. Ex.: Il imprimait au polycopiste une petite feuille hebdomadaire (T'Serstevens, *Un Apostolat*, p. 11). Ce mot, dont le sens est assez clair, paraît de formation très récente; il est à ajouter aux nombreux composés avec *poly-* tels que *polyandre*, *polychrome*, *polygame*, *polyglotte*, *polyphage*, *polythéisme*, etc. Dans tous les mots cités, la dernière partie est grecque tout comme la première; *polycopiste* au contraire nous montre la combinaison du préfixe *poly-* avec un mot d'origine latine.

*Précinématographique*. Ex.: Adieu, chefs mexicains précinématographiques Qu'une seule diligence enrichissait assez (P. Morand, *Feuilles de température* 1921).

*Protescul*, altération dénigrante de *protestant*. Dans »Si le grain ne meurt« André Gide raconte qu'il y avait deux factions au lycée de Montpellier, le parti catholique et le parti protestant. A son entrée au lycée ses nouveaux cama-

<sup>1</sup> Comp. *Grammaire historique*, IV, § 42, 462.

rades l'entouraient et lui demandaient: T'es catholique, toi? ou protescul? (*La nouvelle revue française*, novembre 1920, p. 749). Le mot ne se trouve, que je sache dans aucun dictionnaire; au point de vue formatif il offre un certain intérêt: La dernière syllabe du mot a été éliminée dans le composé, comme il arrive souvent dans les dérivés formés à l'aide de suffixes<sup>1</sup>; comp.: *marmot—marmaille*, *ciseau—cisaïlles*, *Clémenceau—clémenciste*, *Musset—Mussaillon*, etc. L'élimination de la syllabe *-(t)ant* est sans doute très rare; je rappelle qu'à côté de *cerf-volant* on a eu *cerf-voliste*, employé dans le congrès des *cerf-volistes*. Ajoutons que la chute de la syllabe finale est surtout fréquente dans les dérivés hypocoristiques des noms propres: *Madeleine—Madelon*, *Robert—Robin*. Le mot *protescul* ressemble en quelque sorte à ces dernières formations; les termes injurieux s'emploient souvent comme des termes de caresse. Il faut enfin signaler l'emploi curieux du mot *cul* comme suffixe; on aurait plutôt attendu *cul de protestant*. Est-ce qu'il y aurait là un procédé propre au jargon des écoliers? comment l'expliquer? *Protescul* est à ajouter à la longue liste des termes de mépris dont les catholiques se sont servis à l'égard des réformés; rappelés: *luthérien*, *calviniste*, *évangéliste*, *évangélique*, *huguenot*, *Christaudin*, *sacramentaire*, *fribourg*, *camisard*, *parpaillot*<sup>2</sup>. Il faut aussi, dans le dictionnaire de Mistral, examiner les articles suivants: *barbet*, *camisard*, *gorjo-negro*, *maïso negro*, *parpaïoù*, *uganaud*.

*Pruneaux du kaiser*. Ex.: Le capitaine va et vient. Les Allemands le repèrent, tirent vers lui les »*pruneaux du kaiser*« (*Le jour de gloire*. Volume 2. Août 1915. Problème

<sup>1</sup> *Grammaire historique*, III, § 78—80. *Romania*, 1908, 447—48.

<sup>2</sup> Tappolet: *Zur Etymologie von Huguenot* (*Anzeiger für Schweizerische Geschichte* 1916.

p. 44). L'emploi métaphorique de *pruneau* pour *balle* est d'ancienne date, et il a été relevé bien des fois. La combinaison *pruneaux du kaiser* est une création de la guerre mondiale.

*Pruscot*. Ex.: On ne bouge pas... *Le Pruscot*, arrivé, nous voit... Personne ne remue... Y nous crie quelque chose en boche (*Le jour de gloire*. Volume 2. Août 1915). La forme *Pruscot* ne figure dans aucun des dictionnaires argotiques et autres que j'ai pu consulter; c'est une déformation de Prussien, modelée sur Turco; le sens est indubitablement injurieux; il remonte à la guerre franco-allemande de 1870—71.

*Réaliser*. Dans le langage tout moderne ce mot a pris un nouveau sens, celui de comprendre. Ex.: Et Réal songeait: »Voilà comme ils sont tous. Des mots, toujours... Victoire, ils n'ont pas encore réalisé ce que ce vieux terme comporte d'horreur, et désormais d'inutilité« (P. Reboux, *Les Drapeaux*. Paris, 1921. Vol. I, 174). L'origine anglaise de cette extension du domaine sémantique de *réaliser* est indubitable. Je renvoie à une phrase anglaise telle que: *Guide now realized that she must announce the marriage*. Ce nouvel emploi, qui s'observe d'abord chez les auteurs qui s'occupent de la vie aux États-Unis ou en Angleterre<sup>1</sup>, est maintenant en train de devenir général; il a pénétré surtout dans le langage des journalistes. Pour la question de l'influence qu'exercent des mots étrangers sur leurs homonymes ou paronymes français, voir ma *Grammaire historique*, IV, § 465; comp. § 42. Je constate aussi que dans la traduction française toute récente du roman de Galsworthy »A Saint« le verbe *realize* est toujours rendu par réaliser.

<sup>1</sup> Je renvoie aux exemples cités par M. Édouard Bonnaffé dans son *Dictionnaire des Anglicismes*.

*Rigolboche*. Ex.: Parmi les journaux nés dans les tranchées, citons le *Rigolboche*, »capital, un sou par jour; siège social ambulante«. Il compte parmi ses correspondants des académiciens: MM. Henri de Régnier, Émile Faguet (*Le jour de gloire*. Volume 2. Août 1915. *Les journaux sur le front*. P. 46). Le mot *rigolboche* appartient depuis longtemps à la langue verte; il désigne selon les dictionnaires, soit un être excentrique amusant et drôle<sup>1</sup>, soit une partie de plaisir où l'on rigole<sup>2</sup>. La réapparition du mot pendant la guerre comme titre d'un journal de tranchée, est peut-être due à sa dernière syllabe: elle se confondait avec le nom qui servait à désigner l'ennemi d'une manière méprisante.

*Roulante*. Ex.: Machinalement, comme des chevaux qui rentrent, nous nous dirigeâmes vers l'enclos où Bouffieux avait installé sa roulante (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 194). Il s'agit ici d'une abréviation: *roulante* est pour *cuisine roulante*. On trouve aussi et très fréquemment la forme complète.

*Secouriste*. Ex.: Une réunion des Secouristes français. Les Secouristes français, infirmiers volontaires, ont tenu hier soir à la mairie du 6<sup>e</sup> arrondissement une réunion en l'honneur des conscrits de la classe 1917 et des ajournés qui partent se battre pour la France. Les futurs combattants ont reçu des écussons spécialement brodés pour eux par les dames patronnesses de la Société des secouristes (*Le Temps* — 11 octobre 1915). Le mot est antérieur à la guerre mondiale de bon nombre d'années; mais il est bien entendu que la guerre l'a popularisé.

*Sketch*. Ce mot s'emploie depuis peu dans les journaux

<sup>1</sup> C. Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*. Nouvelle Édition. P. 417.

<sup>2</sup> L. Rigaud, *Dictionnaire de l'Argot moderne*, Nouvelle Édition, P. 332.

au sens de: saynète, petite pochade<sup>1</sup>. Il paraît maintenant entré dans la langue littéraire. Maurice Maeterlinck vient de publier chez Charpentier et Fasquelle à Paris une petite œuvre dramatique intitulée »Le sel de la vie. Sketch en deux actes«. Nous avons là un néologisme dont la nécessité paraîtra à beaucoup très problématique.

*Soviétisation*. Ex.: Lenine a rêvé la soviétisation de toutes les nations par la force de l'armée russe (P. Hamp, *Les chercheurs d'or*. Paris, 1920. P. 157). Deux mots russes ont été introduits dans le vocabulaire international après la révolution russe de 1917: *bolchevik*, que j'ai étudié précédemment, et *soviet* (conseil). De ce dernier on a tiré en français le substantif *soviétisation*, qui rend probable l'existence du verbe *soviétiser*, et l'adjectif *soviétique*, souvent employé dans l'expression *la Russie soviétique*. (Comp. esp. *La Republica Sovietista*).

*Spartakisme*. Ex.: Bolchevisme en Russie, spartakisme en Allemagne (P. Hamp, *Les chercheurs d'or*. Paris 1920. P. 161).

*Vairon*. Cet adjectif peut s'employer substantivement au sens de: petit poisson de rivière à peau tachetée. Comme substantif il est du genre masculin: *un vairon*, et le féminin doit être: *un vairon œuvé*. Cependant on trouve aussi pour indiquer la femelle la forme féminine de l'adjectif. Ex.: Toutes les bêtes du Bon Dieu, c'est mignon quand c'est jeune... Je voudrais savoir où est la mère vaironne et si elle s'occupe de ses petits (E. Pérochon, *Nêne*, p. 149). Ce féminin, que je n'ai vu indiquer nulle part, est à ajouter à ceux cités dans ma »Grammaire historique«, II, § 402, Rem.

*Vigénaire*. Ex.: Un vigénaire beau sans en avoir con-

<sup>1</sup> Éd. Bonnaffé, *loc. cit.*, p. 134.

science (A. T'Serstevens, *Un apostolat*, p. 11). Ce mot, qui paraît inconnu aux dictionnaires, a probablement été tiré du latin vigesimus sur le modèle de *octogénaire* (octogenarius), *septuagénaire*, *sexagénaire* (sexagenarius), *quinquagénaire* (quinquagenarius), *quadragénaire* (quadragenarius).

*Vrombir*, *vrombissement*. Dans une étude précédente j'ai indiqué plusieurs emplois de ces mots dont le caractère onomatopéique saute aux yeux (voir n° 1, p. 12, 55). Ces deux mots s'emploient pour imiter le bruit que produit un avion et c'est certainement par l'aviation qu'ils se sont répandus. Ils servent aussi, comme je l'ai montré, à indiquer le bruit produit par une machine à coudre. M. Charles Gobinot, lecteur à l'Université de Copenhague, me fait observer que par *vrombissement* on désigne aussi le bourdonnement produit par un coléoptère, un toton, ou une toupie et me fournit à l'appui le passage suivant: Ce toton, chez un autre que Chardin, pourrait être une scène de délassement et de frivolité: grâce à l'exacte mesure du mouvement, à la détermination rigoureuse de l'attitude utile, c'est un tableau de calme et de recueillement à ce point qu'on croit entendre sur la table le vrombissement d'un coléoptère (Robert de la Sizeranne, *Le Miroir de la Vie*, Vol. II, 1908). Comp.: Le vrombissement d'un moteur, dans la rue proche, atteignait des proportions décidément incompatibles avec l'émission d'aucun autre son (Boylesve, *Le dangereux jeune homme*, p. 70).

## 12. Mots abrégés.

Dans une Étude précédente (n° 2) j'ai examiné la question des mots abrégés réduits à leurs seules initiales: la C. G. T. pour la *Confédération générale du Travail*. Mon étude a pro-

voqué un certain nombre de comptes rendus, qui contiennent des additions intéressantes et un grand nombre de collègues m'ont envoyé des notes supplémentaires qui seront publiées en partie ci-dessous. J'ajoute qu'un romaniste suédois, M. H. Kjellman, vient de publier des remarques intéressantes sur la question dans un livre intitulé: *Mots abrégés et tendances d'abréviation en français* (Uppsala, 1920). L'abus qu'on a fait des initiales surtout pendant la guerre a été beaucoup plaisanté dans la littérature. Les auteurs dramatiques y ont trouvé un sujet très fertile qui leur a fourni des répliques et des scènes amusantes. J'ai déjà cité une comédie de Lucien Népoty intitulée: «*Les petits*». Aujourd'hui je suis à même d'ajouter plusieurs autres citations très curieuses.

Dans «*La jeune fille aux joues roses*» de François Porché (Paris, 1919), le second porteur dit: «*C'est moi le P. A. E. 118 de l'A. G. C. C. E. A. P. B.*», et il ajoute: «*Autrement dit le Percepteur assermenté de l'équipe 118 de l'Association générale des chargeurs, coltineurs et autres porteballots*» (I, sc. 2).

Voici encore quelques répliques d'une comédie toute récente de Georges Duhamel, intitulée «*L'Oeuvre des Athlètes*» (Paris, 1920). Elle se trouve dans la cinquième scène du premier acte:

AUBOYER. — ... Parlez-moi de ces histoires dont vous me parliez dans la voiture.

BELOEUF. — Je ne sais plus. Je vous parlais peut-être de la P. P.?

AUBOYER. — Farceur, vous voulez rire. Il n'a pas été question de pépé.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Le terme de pépé, auquel Auboyer fait allusion, est surtout propre au langage des maisons closes.

BELOEUF. — C'est vous qui plaisantez. Entendons-nous, cousin. Il s'agit de ma revue littéraire et philosophique, dont j'aperçois précisément ici un fascicule spécimen. Elle s'appelle »Puissance et Pensée«, jolie titre, n'est-ce-pas? A notre époque, le temps n'a pas de prix, nous sommes dans l'ère des abréviations, et c'est pourquoi j'appelle, familièrement, mon organe: la P. P.

AUBOYER. — Votre organe? Hiff. . . c'est cette revue dont vous êtes le directeur?

BELOEUF. — Précisément. C'est cette revue, qui va désormais devenir l'organe de notre oeuvre, l'O. D. A. S., c'est-à-dire: l'Oeuvre des athlètes spirituels.

AUBOYER. — Nous y voilà! C'est de cette oeuvre que vous m'avez déjà parlé, de cette histoire d'athlètes. Je trouve ça très intéressant.

Plus loin dans la même pièce l'auteur se moque encore une fois de l'abus des initiales (II, sc. 11):

FILIÂTRE-DESMELIN. — Et puis, ce n'est pas seulement l'appui du P. D. M. que je vous apporte; c'est encore celui du J. D. J. et de la M. M. A. Je peux à peu près compter sur la Société des R. C. D. Q. Oui! Quant à la bande des V. C., oui! vous savez: »le Vers classique«, ils marchent avec nous. Tout le monde marche avec nous. Ah! mais!

BELOEUF. — Les collaborateurs de la P. P. seront heureux de se rencontrer au sein de l'O. D. A. S., avec ces messieurs de la J. D. J. et les membres du V. C., de la M. M. A., ainsi qu'avec ceux des autres groupements.

Après ces citations je mentionnerai une abréviation factice, pas trop décente et fabriquée pour se moquer du système abrégatif. M. E. Philipot m'a écrit là-dessus ce qui suit: »Pendant que je travaillais dans les bureaux de la guerre, il était fortement question d'un mystérieux service

intitulé M. E. R. D. E., ce qui voulait dire, paraît-il »Mise en route des embusqués«. J'imagine que le directeur de ce service devait être un descendant du général Cambronne«.

Il serait facile d'augmenter notablement la liste de signes abrégatifs français donnée dans ma première étude. Comme on en crée à tout moment il est impossible d'être complet. Du reste il est bien entendu que beaucoup des signes abrégatifs n'offrent qu'un intérêt éphémère et tout pratique. Je tiens cependant à faire à ma première liste l'addition suivante:

H. P. Dans une lettre du 25 août 1919 M. Guerlin de Guer de Lille m'écrit ce qui suit: »On parle couramment dans les journaux sportifs, d'une »torpédo 12 HP«, d'un »landaulet 15 HP«. L'abréviation HP (pur anglicisme pour: *horse power*) désigne d'abord la puissance d'une machine à vapeur; cette abréviation a lutté victorieusement, dans ce sens, avec la locution bien française de »cheval-vapeur«; puis, elle a pris une extension parallèle à l'extension de l'automobilisme. J'ajoute que l'abréviation H. P. a même été employé en poésie; elle se trouve dans un alexandrin d'Edmond Rostand:

Ce qui fonce à travers le mystère écharpé  
C'est une trente-cinq quarante-cinq H. P.  
Le double phaéton à portes latérales

(*Le bois sacré*, dans: *Illustration*, Noël 1908).

Je profite de l'occasion pour faire remarquer qu'Edmond Rostand a introduit une autre formule abrégée dans »Chantecler« (III, sc. 1):

LA PINTADE, désignant plusieurs poussins qui circulent:  
Vous avez vu? J'ai les Poussins de la C. A.

La C. A?  
 LA FAISANE  
 LA PINTADE  
 La Couveuse artificielle!  
 LA FAISANE

Ah!

Voici encore un vers, et tout récent, dans lequel le poète a fait entrer une abréviation très connue:

L'azur P. L. M. a un goût d'aloès  
 (Paul Morand, *Feuilles de température*, Paris, 1921. P. 22).

Il est indubitable que parmi les langues romanes le français fait le plus grand usage d'abréviations par initiales. Cependant le procédé n'est inconnu ni en italien ni en espagnol; mais je dois laisser à d'autres de faire là-dessus les recherches nécessaires, et je me contenterai ici des renseignements suivants très sommaires:

Pour l'italien, je signalerai la marque de fabrique très connue FIAT, qui est pour F. I. A. T., c. à d.: *Fabbrica Italiana Automobili Torino*. La formule abrégative coïncide d'une manière fort heureuse avec le »Fiat (lux«) de la Vulgate.

Mon regretté ami Carlo Salvioni m'a signalé le fait suivant: »E surto di recente in Italia un nuovo partito (che poi e l'antico partito cattolico) col nome di *Partito Popolare Italiano* cioè in abbreviazione grafica P. P. I. Ora vedo che dei giornali cominciano a chiamare quel partito con intenzione tra scherzosa e ironica, il *Pipi*.« (Lettre du 24 août, 1919.)

Je finis en rappelant un ancien dicton italien: *essere alloggiato all' albergo delle tre effe* (= fame, freddo, fumo).

En espagnol les mots abrégés commencent également

à se répandre, comme me le fait observer M. R. Menéndez Pidal, de Madrid. Il écrit dans une lettre datée du 16 octobre 1919: »De voces formadas por letras iniciales, además del antiguo *inri* que (aunque el Diccionario académico no lo diga) significa »padrón de ignominia o de burla«, hay modernamente algunas como CALPE, título de una fuerte empresa editorial »Compañía Anónima de Librería Publicaciones y Ediciones«, donde claramente se ve que el título completo está forzadamente hecho o forjado para que sus iniciales digan *calpe* (en su escudo se alude al estrecho). Mas sencillamente sacadas están: CISA »Comercio Internacional, Sociedad Anónima« (Madrid.) IBIS »Instituto de Biología y Sueroterapia« (Madrid; tiene en su sello o escudo el ave ibis pintada). ESA trastrocando las iniciales de »Sociedad Alcohólica Española«, caso raro. SARA »Sociedad Anónima de Recreos y Atracciones« (Barcelona). AMSA »Alambres Manufacturados Sociedad Anónima« (Barcelona).

En allemand comme en français et en russe la guerre a développé d'une manière extraordinaire l'emploi de mots réduits à leurs seules initiales. M. Guerlin de Guer, qui a passé à Lille les quatre ans qu'a duré la guerre mondiale, m'a adressé quelques notes sur les abréviations les plus connues et dont quelques-unes intriguaient fort la curiosité des Français des provinces occupées: »Je ne cite ici que pour mémoire le trop célèbre G. H. Q. (*Groszes Hauptquartier*). Moins connus peut-être sont l'A. O. K. (*Armee Oberkommando*), le M. P. (*Militär Polizei*), le G. F. P. (*Geheime Feldpolizei*), le N. D. (*Nachrichten Dienst*), et tant d'autres que nous nous appliquons à déchiffrer en guise de passe-temps . . .

Vous abordez (p. 24 sqq.) la seconde méthode d'abrège-

ment, celle qui consiste à »donner à chaque lettre sa valeur phonétique pour former à l'aide des initiales un mot nouveau«. Aux exemples si curieux que vous donnez, j'ajouterais un mot anglais et quelques mots allemands. Le mot anglais, c'est PIANO, formé sur l'abréviation P. and O., de la grande C<sup>ie</sup> de navigation, la *Peninsular and Oriental line*<sup>1</sup>.

Les mots allemands que je mentionnerai appartiennent au vocabulaire militaire et datent de la guerre, mais il y a lieu de croire qu'ils n'ont été forgés qu'au cours de la dernière année; en tout cas, je ne les ai constatés que pendant les derniers mois, à l'époque de la dernière grande offensive allemande, lorsque l'État-major de la VI<sup>e</sup> armée, qui avait quitté Lille et La Madeleine en mars 1916, s'y réinstalla en 1918. J'ai parlé plus haut des abrégements par pur énoncé des initiales: je les avais relevés en 1914—15 et 16.

Mais, par la suite, ces initiales, parfois modifiées, s'étaient agglomérées jusqu'à former de véritables mots nouveaux, totalement incompréhensibles au premier examen. Ces combinaisons énigmatiques avaient-elles pour but de dérouter notre service de renseignements? Je ne sais. Elles méritent du moins d'être relevées et je regrette de n'en pouvoir donner qu'un petit nombre d'exemples.

Le FLAK, ou corps de défense contre aéros (défense anti-aérienne) se décompose en Fl. A. K., à savoir: *Flieger Abwehr Korps*. Le KOFLAK est le *Kommandeur des Fliegerabwehr Korps*, c'est-à-dire le Commandant du Corps de défense anti-aérienne. De même, le KOFLIEG est le *Komman-*

<sup>1</sup> Je me rappelle avoir, dans mon enfance (il y a environ 35 ans) visité la fameuse exposition indienne et coloniale à Londres. (*Colonial Indian exhibition*). On la désignait (déjà!) par les lettres initiales de chaque mot: COLIND.

*deur der Flieger*, et le KOLUFT est le *Kommandeur der Luftschiffe*. J'ai pâli sur le mystérieux FLAMGA, que je crois pouvoir décomposer en Fl. A. Mg. A., et traduire: *Flieger Abwehr Maschinengewehr Abteilung*, c'est-à-dire: Section de mitrailleuses du corps de défense anti-aérienne. La particule STO (décomposée St. O., et traduite par *Stabs-offizier*) entraine dans la composition de mots tels que STOGAS (Officier d'État-major du service des gaz asphyxiants) et STORMER (littéralement *Stabs-offizier der Vermessung Abteilung*, c'est-à-dire Officier d'État-major de la Section topographique). Je clos cette liste, trop courte à mon gré, par l'AFERNA (ou A. Fern. A.) qui correspond à: *Armee Fernsprech Abteilung*, ou: Section téléphonique de l'Armée. Ces vocables, si on les examine, ont certes une allure cryptographique, mais nos ennemis, si défiants, ont une fois de plus donné la preuve de leur naïveté s'ils ont pensé que les énigmes boches pouvaient embarrasser un instant les Oedipes français. Ils doivent savoir aujourd'hui que pas un de leurs cryptogrammes n'a échappé à la sagacité de nos services spéciaux. Linguistiquement, quel sera le sort de ces mots »de fortune«? La nécessité les a fait naître; ils disparaîtront sans doute avec elle, mais ils viennent nous confirmer dans notre assurance que les agrégats d'initiales sont susceptibles de provoquer la création de néologismes viables«.

En Hollande le NOT a joué pendant la guerre un grand rôle dans la vie économique du pays. Le mot désigne le *Nederlandisch overzee trust*.

Pour l'Amérique, M. C. H. Grandgent, de l'Université de Harvard, m'écrit: »...Among things designated by initials might be enumerated railroads, such as the P. L. M. (Paris-Lyon-Méditerranée) in France or the B & A (Boston

and Albany) in America. Societies are very often so abbreviated, notably the Y. M. C. A., now further abridged to Y. The College of the City of New York is known in that city as the C. C. N. Y.« (Lettre du 8 octobre 1919).

Le procédé abrégatif que nous venons d'étudier et qui réduit les mots aux simples initiales est de très ancienne date; rappelons les deux exemples bien connus S. P. Q. R. (*Senatus populusque Romanus*) et I. N. R. I. (*Jesus Nazarenus Rex Judaeorum*). Seulement autrefois ce procédé appartenait exclusivement à la langue écrite, sculptée ou gravée; il apparaissait dans les inscriptions, sur les monuments publics, dans les épitaphes, dans les exergues, il faisait partie des formules épistolaires et s'étalait dans les documents officiels aussi bien que dans les lettres privées, etc. Ce n'est que de nos jours qu'il a passé dans la langue parlée. Il serait intéressant d'en étudier en détail les origines, l'extension et l'emploi à travers les temps. Il y a là, si je ne me trompe, un beau thème de dissertation.

Pour les temps modernes l'abréviation par initiales, si répandue dans le langage sportif, commercial et administratif, a son point de départ en Angleterre; elle s'est répandue avec une grande vitesse en France, en Allemagne, en Russie; elle est assez employée en Amérique et elle a aussi pénétré en Italie, en Espagne, en Scandinavie et peut-être dans plusieurs autres pays. Pour la Finlande, M<sup>me</sup> Tyyni Haapanen-Tallgren a donné les curieux renseignements suivants:

»Ici, je voudrais faire observer que le phénomène en question est ce qu'il y a de plus connu aussi chez nous, en finnois et dans le suédois de Finlande. On n'a qu'à ouvrir n'importe lequel de nos journaux quotidiens pour avoir sous les yeux quantité de ces abréviations. Citons

seulement fi. Y. L. (*Ylioppilaskunnan Laulajat*, 'Orphéon des étudiants'), suéd. M. M. (*Muntra Musikanter*, 'Les gais musiciens'), fi. H. O. K. (*Helsingin Osuuskauppa*, 'La coopérative de Helsingfors'), etc. Plus amusants que ceux-là, il y a aussi des exemples de cet autre procédé que M. Nyrop qualifie de très rarement employé et qui consiste à donner à chaque lettre sa valeur phonétique. Ainsi, l'abréviation fi. Y. R. Y. (*Ylioppilaiden raittiussyhdistys*, 'Société antialcoolique des étudiants') est prononcée, au moins dans l'argot des étudiants, *yry*; fi. N. Y. K. Y. (*Naisylioppilaiden kristillinen yhdistys*, 'Association chrétienne des étudiantes') donne *nyky* et fi. M. Y. K. Y. (*Miesylioppilaiden krist. yhdistys*, 'Association chrétienne des étudiants'), *myky*. J'ajoute que, pour l'oreille finnoise, ces trois formations pourraient acquérir une certaine nuance de sens qui serait légèrement caustique. Toutes ces créations sont traitées en substantifs véritables et on en dérive d'autres; p. ex., *yryläiset* (comme qui dirait »les *yryiens*«, les membres du Y. R. Y.), *mykyläiset*, etc. Il y a aussi des passages sémantiques, la dénomination Y. L., p. ex., pouvant désigner en argot, non seulement l'orphéon mentionné ci-dessus, mais, du moins au pluriel, n'importe quel membre de l'orphéon.<sup>1</sup>

Ainsi, l'abréviation par initiales est actuellement un procédé linguistique répandu partout. C'est un phénomène caractéristique qui dépeint d'une manière typique un côté de la civilisation moderne. Il intéresse à un double point de vue, scientifique et social. Il est devenu un facteur d'une certaine importance dans la langue, puisqu'il crée constamment des mots nouveaux, de vrais mots nouveaux dont on peut tirer des dérivés. Il joue un grand rôle dans

<sup>1</sup> *Neuphilologische Mitteilungen* XX Jahrg., Nr. 5, p. 83, 84.

la vie pratique, grâce aux différents avantages qu'il présente sous le rapport du temps et de la place.

### 13. Remarques sur *quoi*.

En parlant de *quoi*, Euchaire Baruel<sup>1</sup>, dans son excellente syntaxe française, dit que ce relatif, qui ne s'emploie qu'après des prépositions, se réfère presque toujours à des expressions neutres. Il donne comme exemples: *Il n'y a rien sur quoi l'on ait plus écrit. Nous allons déjeuner, après quoi nous nous mettrons en route. Vous ne devinez pas ce à quoi je pense*, etc. Baruel ajoute que *quoi* s'emploie aussi après des substantifs sans article (surtout *chose*), mais très rarement. *Ce sont choses à quoi il ne pense guère*.

Depuis le temps où Baruel a publié sa syntaxe, l'usage a changé ou est en train de changer. Dans la langue actuelle *quoi* se réfère souvent à un substantif déterminé et empiète ainsi sur le domaine de *lequel*. Cet emploi a été signalé par mon regretté ami M. Robert<sup>2</sup> qui n'a cessé de suivre avec une perspicacité si attentive l'évolution que subit actuellement la langue française. Il écrit: »Malgré le sens neutre de *quoi*, ce pronom est souvent employé, dans la langue littéraire surtout, avec un antécédent déterminé«, et il cite à l'appui cinq passages d'auteurs modernes.

Si je ne me trompe, l'usage signalé par M. Robert se répand de plus en plus, comme le montreront les exemples nombreux recueillis dans des auteurs tout modernes tels que Pierre Hamp, André Gide et F. de Miomandre, dont je citerai un petit choix ci-après. Pourtant je ferai d'abord observer que la langue moderne revient avec cet emploi

<sup>1</sup> *Fransk Skolegrammatik for de højere Klasser. II Syntaks eller Ord-føjningslære*. København, 1891. P. 161, 167.

<sup>2</sup> *Grammaire française*. Groningue 1909. P. 204.

particulier de *quoi* à un usage ancien. Dans la vieille langue le domaine de *quoi* était bien plus étendu que maintenant. Ce pronom a pris peu à peu un sens neutre qui lui était étranger autrefois. Au moyen âge il se rapportait, comme on sait, non seulement à des objets déterminés mais aussi à des êtres vivants, hommes et animaux.

Voici d'abord une série d'exemples en ordre chronologique qui nous montrent *quoi* se rapportant à un antécédent déterminé (objet, qualité):

Ço sunt li fruit charnel Par quei om est mortel (Philippe de Thaün, *Bestiaire*, v. 2672). Pechié Par quei une sunt engigné (*ib.*, v. 2902). Une biere sur quoi (*Erec*, v. 4715). De mout beles eaues de quoy l'on arose ce dont li sucres vient (Joinville, § 567). Et il fist penre canes de quoy l'on fait ces fleutes (*ib.* § 581). Par les saintes mamelles de quoy je vous nourry (*Romania*, XXXIII, 176, v. 290). Je ne sçay voz tiltres par quoy vous puisse honorer (*Jehan de Paris*, p. 37). En l'amitié de quoi je parle (Montaigne, *Essais*, I, chap. 27). Nous lui présentons nous mesmes les verges de quoi nous chastier (*ib.* chap. 56). Ce grand projet à quoi vous l'occupez (Rotrou, *Cosroès*, I, sc. 1). Ce blasphème, Seigneur, de quoi vous m'accusez (Corneille, *Andromède*, I, sc. 2). Le bonheur après quoi j'aspire (Molière, *Tartuffe*, III, sc. 3). Voici de petits vers sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments (*id.* *Femmes savantes*, II, sc. 6).

Vaugelas loue beaucoup cet emploi de *quoi* qu'il trouve fort élégant; il recommande de dire *la chose du monde à quoi je suis le plus sujet*, au lieu de *à laquelle* (*Remarques*, I, p. 124). Il était en effet très répandu encore au XVII<sup>e</sup> siècle, comme l'a constaté Littré dans son Dictionnaire (*quoi*, n<sup>o</sup> 3) en s'appuyant sur une longue série d'exemples. Il se restreint au siècle suivant au profit de *lequel*, jugé

lourd et traînant par les auteurs classiques; mais de nos jours il reparaît et l'usage semble se prononcer de plus en plus pour *quoi* au lieu de *lequel*, et cet usage n'est pas propre à la langue littéraire, il est aussi très répandu dans la langue populaire. Voici maintenant une série d'exemples à ajouter à ceux cités par M. Robert:

Les vers de Voltaire, à quoi fait allusion Quicherat, ne sont pas pires que les autres (Clair Tisseur, *L'art de versifier*, p. 62). Je ne serais pas digne du nom de philosophe si je n'avais, dès longtemps, appris à considérer ma pensée comme la seule réalité avec quoi j'aie à compter (P. Bourget, *Le disciple*, p. 82). Son influence à quoi rien aujourd'hui ne peut se soustraire (Ernest-Charles, *La littérature d'aujourd'hui*, p. 10). Les pénibles observances par quoi l'on mérite d'entrer dans le ciel (C. Mendès). Cette combinaison à quoi j'avais songé un instant (O. Mirbeau, *Les affaires sont les affaires*, III, sc. 2). Ce regard net, précis et sondeur, avec quoi il regardait alors toutes gens (*id. Les 21 jours d'un neurasthénique*, p. 148). Deux vrais sous avec quoi il pouvait acheter du pain (*ib.* p. 319). Une confiance à quoi m'encourageait votre air d'intelligente bonté (F. de Miomandre, *La cabane d'Amour*, p. 258). Je ne surprends jamais, entre elle et sa mère, de conversation à quoi je puisse souhaiter prendre part (A. Gide, *La symphonie pastorale*. Paris 1920. P. 116). . . . s'en emparant aussitôt comme d'un chaînon grâce à quoi se fermait la chaîne (*ib.* p. 124). La vide coupole sous quoi la mort continue une séance de parlement et d'institut (St. Mallarmé, *Divagations* p. 117). La rue de Commaille était une rue nouvelle taillée au travers des jardins qui, dans cette partie de la rue du Bac, sur quoi elle donnait, longtemps, se dissimulèrent. . . (André Gide dans *La nouvelle revue française*, 1<sup>er</sup> janvier 1921,

p. 39). Il en détenait le brevet de fabrication avec quoi on pouvait gagner beaucoup d'argent (P. Hamp, *Les chercheurs d'or*, p. 11). Nous choisissons des matières à quoi il faut incorporer beaucoup de travail (*ib.* p. 119). Cela nous fit acheter des actions sur quoi nous avons gagné 25000 francs chacun (*ib.* p. 151). Cette nature sur quoi régnaient péniblement les paysans, m'avait laissé l'idée d'une vieille servante, dont il faut suivre les habitudes compliquées (J. Paulhan, *Le guerrier appliqué*. Paris 1921. P. 33). Je n'ai éprouvé, en vous quittant même, aucune autre tristesse que celle à quoi m'obligeait la vôtre (*ib.* p. 56).

Il serait intéressant de faire dans les ouvrages cités la statistique de l'emploi de *quoi* comparé à celui de *lequel*. Le même auteur qui écrit *une conversation à quoi...*, *la rue sur quoi donne le jardin*, écrit aussi: Une matinée pour laquelle ma mère avait retenu deux places (*La Nouvelle Revue française*, 1<sup>er</sup> janvier 1921, p. 62). Le plat dans lequel j'ai mis les pieds (*ib.* p. 64). Comp.: Elle passait plus de temps qu'il n'en fallait aux choses vers lesquelles l'attention du patron avait coutume de se porter (E. Pérochon, *Nêne*, p, 180).

Pour un Français de nos jours les deux formes paraissent également naturelles et peuvent être employées indifféremment, sauf au cas où le mot auquel (ou à quoi) se réfère le relatif peut être associé à une idée de personnalité, comme dans l'exemple cité plus haut de Paulhan: *la nature sur quoi*.

La substitution de *quoi* à *lequel* veut dire la substitution d'un mot invariable à un mot fléchi. Ce phénomène est en parfaite harmonie avec les tendances générales du développement de la langue française. La grande richesse de formes que possédait le latin classique a disparu petit

à petit, et le français prend de plus en plus l'aspect d'une langue invariable. Cette invariabilité progressive se soustrait, dans beaucoup de cas, à l'observation immédiate à cause de l'orthographe historique et étymologique qui ne tient pas compte de la plupart des changements survenus depuis la Renaissance. L'orthographe officielle est une sorte de camouflage qui nous fait voir tout un système de formes mortes depuis longtemps dans la langue parlée. Si l'on compare *le soldat turc marche bien* à *les soldats turcs marchent bien*, la dernière phrase nous présente des pluriels nominaux et verbaux qui n'existent plus que sur le papier; dans la langue vivante *soldat, turc, marche* n'ont pas de pluriel, la seule différence réelle entre les deux phrases se trouve dans les deux formes de l'article déterminé, et elle ne consiste pas, comme veut le faire croire l'orthographe, en l'addition d'une *s*; la vraie différence entre *le* et *les* dans les phrases citées est de nature vocalique. Donc le changement de la voyelle du déterminatif a pour résultat que toute une phrase change de nombre.

Dans bien d'autres cas la marche de la langue vers l'invariabilité s'observe directement. La morphologie moderne en offre des exemples nombreux auxquels nous ne nous arrêterons pas ici, préférant, en continuation de ce que nous avons dit sur *quoi*, appeler l'attention sur deux cas de syntaxe très différents entre eux et qui présentent pourtant certains points de ressemblance: il nous montrent tous les deux la substitution d'une forme invariable et neutre à une forme fléchie.

On sait qu'autrefois le sujet se répétait souvent à l'aide d'un pronom personnel ou démonstratif. Ce pléonasme s'emploie encore beaucoup dans la langue populaire et vul-

gaire. Dans les chansons populaires on rencontre à tout moment des vers tels que: *La belle elle était morte. La lune elle est trop haute. Que le monde il est grand.*

Dans la langue vulgaire moderne tout sujet, qu'il désigne une chose ou une personne, qu'il soit singulier ou pluriel, peut être souligné à l'aide du pronom démonstratif *ça*. Ex.: Vous savez que la lecture *ça* lui est bien égal (F. de Miomandre, *Écrit sur de l'eau*, p. 60). Un peintre, cela connaît des marchands (*id. La cabane d'Amour*, p. 24). Les voyants *ça* se perd en route, mais les aveugles *ça* se trompe pas et *ça* ne se casse jamais la gueule (A. Salmon, *Monstres choisis*, p. 136). Un gars qui débarque qui croit que les carottes *ça* pousse chez le fruitier (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 22). Et la guerre, quand est-ce que *ça* va finir (*ib.* p. 294)?

Autrefois, quand on se servait de *cela* pour répéter un sujet, ce pléonasme était dû à un certain mépris. Ex.: Ces gens de peu, cela amasse (A. de Musset, *Carmosine*, II, sc. 3).

Dans le langage cultivé l'emploi de *cela* dans ces cas exprime du mépris. Il n'en est pas toujours ainsi dans le langage vulgaire où *un peintre il, les carottes elles* commencent à être remplacés par *un peintre ça, les carottes ça*. Cet emploi étendu du pronom neutre nous montre le remplacement d'une forme fléchie par une forme invariable.

Un phénomène de nature analogue se retrouve dans l'emploi particulier que fait la langue vulgaire moderne du pronom indéfini *on*. Tandis qu'un homme cultivé dira: *Nous nous marierons*, un homme du peuple sera plutôt porté à dire: *Nous, on se marie* ou: *On se marie, nous deux* ou tout simplement: *On se marie*. J'ai étudié ailleurs cet

usage curieux<sup>1</sup>, et je n'y reviendrai pas aujourd'hui. Je me contenterai de rappeler que la préférence donnée à *on s'est bien amusé* et à des tournures pareilles est probablement due à une répugnance instinctive pour *nous nous sommes bien amusés*. Ainsi le remplacement de *nous* par *on* correspond à un dépérissement graduel de la forme verbale de la première personne du pluriel.

#### 14. Le suffixe *-ie*.

Dans la langue moderne *-ie* est à regarder comme un suffixe à peu près mort: il a été supplanté, dans la plupart des cas, par *-erie*. Le type de dérivation représenté par *courtois—courtoisie*, *jaloux—jalousie*, *malade—maladie*, *sot—sotie* n'a plus de force analogique; de *rosse* on tire *rosserie* (jamais *rossie*). Comp. *bizarre—bizarrierie*, *brusque—brusquerie*, *crâne—crânerie*, *drôle—drôlerie*, *gamin—gaminerie*, etc.

Dans plusieurs cas une nouvelle forme en *-erie* a été substituée à l'ancienne en *-ie*; on ne dit plus *diablie* et *orfèvrerie*, mais *diablerie* et *orfèvrerie*, et la langue vulgaire de nos jours substitue *mairerie*, *jalouserie*, *pharmacerie* à *mairie*, *jalousie*, *pharmacie*.

Il est cependant possible de citer quelques rares mots abstraits en *-ie* formés au XIX<sup>e</sup> siècle. J'ai mentionné dans ma »Grammaire historique« (III, § 243) les mots *acrobatie*, *histrionie* et *offenbachie*; aujourd'hui je suis en état d'ajouter les deux exemples suivants:

*Atonie*. Dans les dictionnaires ce mot est ordinairement qualifié de terme de médecine; Larousse lui donne le sens de: manque de force, de vitalité. Le mot a encore un

<sup>1</sup> Voir: Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes Selskabs Forhandling 1916, n<sup>o</sup> 2 et n<sup>o</sup> 4.

autre sens comme il ressort du passage suivant: On ne conçoit pas que la prétendue atonie ait sévi à l'imparfait en épargnant le futur (Antoine Thomas dans *Romania* XXXIX, 394). Il s'agit sans doute ici d'une nouvelle formation; le sens montre clairement que nous avons à faire à un dérivé d'*atone*, terme de grammaire qui signifie 'non accentué'. *Atonie* remplace ainsi heureusement le composé *non accentuation*. La création d'*atonie* à côté d'*atone* est due à l'existence de *monotonie* à côté de *monotone*.

*Bravhomie*. Ce mot qui ne se trouve dans aucun des dictionnaires modernes que j'ai pu consulter, a probablement été formé par M. Donnay qui s'en sert dans un de ses drames (*Théâtre*, II, p. 102). L'analogie qui a tiré *bravhomie* de *brave homme* est à chercher dans les groupes *bonhomme—bonhomie*, *prud'homme—prud'homie* (le dérivé *prud'hommerie* a un sens dépréciatif; comp. *gentilhommerie*).

On se sert aussi du suffixe *-ie* pour créer des noms de pays, et dans cet emploi il est encore tout vivant. Rappelons les noms de deux colonies françaises *Algérie* et *Tunisie*, tirés des noms des capitales des deux régences, *Alger* et *Tunis*. Comp. *la Birmanie*.

Dans son roman »L'île des Pingouins« Anatole France parle de deux pays fictifs qu'il appelle *Pingouinie* et *Marsouinie*.

Enfin la guerre mondiale et les différents traités qui l'ont suivie ont donné naissance à quelques dérivations nouvelles en *-ie*:

*Bochie* a été tiré de *boche*; c'est un terme méprisant, souvent employé pour désigner l'Allemagne.

*Magyarie*. Ce nom est probablement à regarder comme un synonyme de Hongrie. Je ne me rappelle pas l'avoir trouvé dans les journaux français, mais c'est sans doute

un pur hasard. Le seul exemple que je sois en état d'en citer se trouve dans un article français imprimé dans le journal tchèque: »Národnílisty« (Prague, le 23 janvier 1921).

*Tchéquie.* Ex.: D'autres vont en Hongrie, en Tchéquie, chercher des oies et des quartiers de bétail qu'ils cachent sous leurs vêtements (P. Hamp, *Les chercheurs d'or.* Paris, 1920. P. 66). Ce nom de pays provoqué par l'écroulement de l'empire d'Autriche, a été tiré de *Tchéque* sur le modèle de *bulgare—Bulgarie, serbe—Serbie, russe—Russie, roumain—Roumanie*, etc. A côté de *Tchéquie* on a aussi:

*Tchéco-Slovaquie*, dont on trouvera des exemples nombreux dans les journaux français.

*Yougo-Slavie.* Ex.: Les vieilles revanches contre l'oppression ancienne troublent le commerce en Irlande, en Alsace, en Bohême, en Yougo-Slavie (P. Hamp, *Les chercheurs d'or.* Paris, 1920. P. 185).

## 15. Onomatopées.

A propos des nombreuses onomatopées créées pendant la guerre et dont j'ai cité un grand nombre d'exemples dans la première de ces *Études*, M<sup>me</sup> Tyyni Haapanen-Tallgren observe qu'il serait intéressant de soumettre cette catégorie de nouvelles créations d'onomatopées à une étude comparée qui embrasserait différentes langues, notamment celles des nations belligérantes<sup>1</sup>. La savante romaniste a tout à fait raison; une telle étude ne laisserait pas de donner des résultats intéressants. Du reste elle apporte elle-même quelques-uns des éléments qui fourniront la base de l'étude, en citant un certain nombre d'onomatopées finnoises de date récente. Voici ce qu'elle dit: »Faute de

<sup>1</sup> *Neuphilologische Mitteilungen*, 1919, p. 83.

mieux, me permet-on de citer ici quelques exemples que je trouve par hasard dans certains livres écrits en finnois et traitant de notre rébellion rouge de 1918: les balles de fusils disent *Isiunn-un* (V. Tuompo, *Suomen jääkäret*, II, 28) ou *fin-fin-fin* (Lauri Kivinen, *Karjalan puolesta*, 150); la mitrailleuse *popopopo* (*ib.* 150) ou *ta-ta-ta* »crépitement en séries brèves« (Kyösti Wilkuna, *Kun kausa nousee*). Spécialisation quant aux balles: Fin... fin... fin-fin »celles-là viennent de près«. *Hrr-hrr-* »des fatiguées« (Lauri Kiöinen, *ib.* 145).

Je dois laisser à d'autres les recherches comparatives que comporterait l'étude indiquée par M<sup>me</sup> Tyyni Haapanen-Tallgren; le temps ne me permet pas de les entreprendre, ni les conditions difficiles dans lesquelles je travaille. Je me contente de faire remarquer que, selon les Français, la mitrailleuse dit: *tac tac*; selon les Finnois, *popopopo* ou *tatatata*; selon les Italiens *toutou-toutou toutou*. Ex.: La voce grossa del cannone tra lo schioccare quasi continuo delle fucillate e tra l'intermittente *tutù-tutù-tutù* delle mitragliatrici (Guido Mazzoni, *Un ricordo di guerra*. Per le nozze Pintor Uguccioni, il 9 Ottobre del 1920. P. 9).

Je me bornerai ici à publier quelques additions à mes recherches précédentes sur les onomatopées. J'ai déjà dit que c'est dans le domaine des mots qui cherchent à imiter le bruit produit par les armes à feu que la création d'onomatopées a été le plus fertile dans ces dernières années (*loc. cit.*, p. 4). M. Gustave Cohen, actuellement professeur à l'Université de Strasbourg, a bien voulu compléter mes recherches par les remarques suivantes: »Chez nous, c'est-à-dire dans le secteur d'Argonne, car je suis un »poilu de l'Argonne«, nous étions très ennuyés à Vauquois, no-

tamment par un canon-revolver embusqué dans le bois de Cheffy et que par onomatopée on appelait le *jim-boum* ou le *Zi-pan*. J'ai toujours imité le sifflement de la balle, et mes camarades aussi, par un *biou-biou*; quand elle s'écrase contre le parapet de la tranchée elle fait *clac-clac*. Toutefois ces onomatopées ne se sont pas transformées en substantifs comme l'agaçant *tac-tac-tac* des mitrailleuses« (Lettre du 15 juin 1919).

Je cite ensuite deux autres onomatopées imitant le bruit des armes à feu et créées pendant la guerre:

*Bang... Haoup... Bâoummm*. Ex.: *Bang...! Bang...! Bang...! Bang...! Bang...!* faisaient les batteries... *Haoup!... Haoup!... aboyaient* les canons. *Bâoummm... tonnait* la grosse pièce [de marine] (André Obey, *Le gardien de la ville*, dans *La grande Revue*, septembre 1919, p. 416).

*Jjjjaoù*. Ex.: Sans trêve des obus croisaient leurs trajectoires, et l'air bruissait des vibrations graves d'une scierie gigantesque... *Jjjjaoù... jjjaoù... jjjaoù...* (André Obey, *Le gardien de la ville*, dans *La grande Revue*, septembre 1919, p. 409).

Voici pour finir, une série d'autres onomatopées<sup>1</sup> qui n'ont rien à faire avec la guerre.

*Bsiller*. Ex.: Des mouches bsillaient sur une table-huche grasse de lard (Ch. Géniaux, *Les champs haineux*, *La Grande Revue*, juillet 1919, p. 65). Ajoutons qu'ordinairement le bruit que produisent les mouches est indiqué à l'aide de voyelles plus graves; les mouches *bourdonnent* ou disent *zon-zon*<sup>2</sup>.

*Cui cui*, cri des rats. Ex.: On n'entend plus rien que

<sup>1</sup> Quelques-uns des exemples suivants ont été mis à ma disposition par mon regretté collègue C. M. Robert.

<sup>2</sup> *Grammaire historique*, III, § 22.

nos respirations égales et, dans les rondins du plafond le cui cui pointu des rats (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 90).

*Flac.* Cette onomatopée peut servir à imiter le bruit que produit une grosse pierre s'enfonçant dans la boue (voir la première de ces *Études*). Dans le passage suivant elle sert à indiquer un bruit quelque peu analogue: La gamelle d'eau froide dégringolant — flac — sur le coin de la gueule à l'adjudant (Jean Gaument et Camille Cé, *Les chandelles éteintes*, p. 199). Elle imite aussi le bruit des sabots contre un carreau. Ex.: Dès trois heures ses sabots sonnaient dans la cuisine carrelée. Flac! Flac! (E. Pérochon, *Nêne*, p. 31).

*Floc.* Ex.: La paroi molle collait aux coudes et des paquets de boue tombaient dans les seaux de vin ou le rata en faisant »floc« (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 272). S'armant d'un large couteau à dépecer, il scia dans le quartier de bœuf une large tranche. Il la lui lança sur une assiette: floc! Mange! (P. Benoit, *Pour Don Carlos*, *Revue de Paris*, 15 février 1920, p. 760).

*Flouc,* imite le glougloutement de l'eau. Ex.: Elle court droit vers l'étang, vers un endroit où l'eau est profonde et noire; elle court, elle court et flouc!... Très vite, elle revint à la surface, la poitrine pleine d'eau (E. Pérochon, *Nêne*, p. 256).

*Frac, frac,* indique le cliquetis d'un sabre. Ex.: Son sabre fera frac! frac! derrière lui (E. Pérochon, *Nêne*, p. 148).

*Froutt.* Ex.: Voilà la volaille effarée qui bat des ailes, criaille, s'échappe, lui file — froutt — entre les jambes (Jean Gaument et Camille Cé, *Les chandelles éteintes*, p. 199).

*Frrrt.* Ex.: Il avait neigé. Nul bruit dehors, puis les »Hue« d'un charretier sur la route lointaine, le tintement amorti des boîtes à lait, et le »frrrt« du parapluie que se-

couait la porteuse de pain dans le vestibule (P. Villetard, *Les poupées se cassent*).

*Ham! ham!* Ex.: Ils [les gardons] happaient si vite les graines qu'on ne les voyait pas disparaître. Ham! ham! encore une... les petits gourmands (E. Pérochon, *Nêne*, p. 59).

*Houp.* Ex.: Nous balayons, nous balayons: houp! encore une joie! encore une tristesse (H. Lavedan, *Leurs sœurs*, p. 57). Entre les malles, on cassa la croûte, joyeusement, sur le pouce, et houp! faut pas moisir, à l'œuvre les desalés, et dare-dare (Jean Gaument et Camille Cé, *Les chandelles éteintes*, p. 184).

*Iach rrra*, coassement de grenouille. Ex.: Olivec toucha Canette [une jument] et secoua ses guides en poussant du fond de la gorge un petit coassement de grenouille iach, rrra (Ch. Géniaux dans *La grande Revue*, septembre 1919, p. 451).

*Pilouitt, pilouitt*, chant du merle. Ex.: Pilouitt, pilouitt! sifflait un merle sur le toit de la grange (A. S'tertevens, *Un apostolat*, p. 106).

*Ploc* exprime le battement du cœur. Ex.: Son cœur sautait dans sa poitrine: ploc! ploc! et ses jambes étaient déjà très lasses (E. Pérochon, *Nêne*, p. 253).

*Pouf.* Ex.: Il [le bébé] se cambre en arrière, prend son élan et pouf! cogne avec sa tête, la bouche molle ouverte (E. Pérochon, *Nêne*, Paris 1920. P. 25).

*Psit.* Ex.: Nous étions tous les trois à labourer un champ de pommes de terre, lorsque tout à coup, psit! une compagnie de perdreaux se lève et va s'abattre dans un chaume (É. Colombey, *Les causes gaies*, p. 85).

*Ran* imite le bruit produit par un coup très fort. Ex.: Il veut aider les hommes à déplacer un moellon; il était

là, devant. La pierre bascule, mal retenue, et il reçoit un grand coup, ran! au creux de l'estomac. J'ai cru qu'il allait en mourir (Jean Gaument et Camille Cé, *Les chandelles éteintes*, p. 196). Sans perdre la boule, ran, d'un coup de serpe elle tranche le lien d'un fagot, fait une grande fouée de broussailles et la flamme jaillit dans l'âtre (*ib.* p. 203).

*Rrran, rrran.* Ex.: Et les voilà qui se rangent, s'espacent, voilà la procession partie aux rrran, rrran du tambour, au sourd piétinement de la multitude (A. Chevillon, *Au pays breton*, Revue des Deux Mondes, 15 août 1920, p. 775). Ce *rrran, rrran* est à ajouter aux différentes autres onomatopées qui imitent le son du tambour<sup>1</sup>.

*Rrrromph . . . rrrromph* imite le ronflement. Ex.: Rrrromph! . . . rrrromph! Des ronflements cornaient, prodigieux, comme de larges coups d'archet sur les cordes d'une contrebasse (André Obey, *Le gardien de la ville*, dans La grande Revue, septembre 1919, p. 384).

*Tacataquer*, verbe créé pour imiter le bruit produit par les mitrailleuses et les canons-revolvers. Ex.: Une volée brusque de balles qui sifflent, tacataquent, butent dans les pierres, claquent les arbres (J. Paulhan, *Le guerrier appliqué*. Paris, 1921. P. 41).

*Tam-tam*, bruit que produisent les sabots de chevaux. Ex.: Le soir à l'écurie, tam-tam des sabots sur les bat-flancs (A. Salmon, *La Nouvelle Revue française*, 1<sup>er</sup> mars 1920, P. 356).

*Tap-tap*, bruit de machine à coudre. Ex.: Le régiment voisin tentait un coup de main et c'était eux que cherchait la maxim au tap-tap régulier de machine à coudre (Dor-gelès, *Les croix de bois*, p. 48).

<sup>1</sup> *Grammaire historique*, III, § 24.

*Toc, tac, tac.* Ex.: Et là est le service télégraphique: toc, tac, tac (P. Claudel, *Théâtre*, III, p. 188).

*Toc, toc, toc.* Ex.: Elle [la pioche] creusait toujours . . . Toc, toc, toc. Puis elle s'arrêtait. Nous écoutions alors, plus angoissés. Non. Toc, toc, toc (Dorgelès, *Les croix de bois*, p. 174).

*Tzille-tzille, Terrnis*, chant du rouge-gorge. Ex.: Sur la branche la plus élevée un rouge-gorge gazouillait: Tzille-tzille, Terrnis-tzille, Tzille-tzille (Audoux, *L'atelier de Marie-Claire*, p. 208).

*Vrth, vrth.* Ce groupe de consonnes sert à décrire le ronflement du fuseau. Ex.: Puis, tout de suite, le fuseau recommençait sa danse. Vrth! . . . Vrth (E. Pérochon, *Nêne*, p. 95).

On sait que les onomatopées s'emploient souvent comme substantifs et servent à désigner les animaux dont elles imitent les cri: *un coucou* est un oiseau qui dit coucou. Pour les noms donnés aux hommes il est facile de citer des cas analogues. J'ai montré ailleurs que pour désigner des hommes on a eu recours aux cris qu'ils poussent, aux phrases ou aux jurons dont ils se servent, aux vices de prononciation qui leur sont propres, etc. Aux exemples déjà cités<sup>1</sup> j'ajoute aujourd'hui le suivant:

*Croquant.* Ce terme s'applique d'abord aux paysans de Guyenne révoltés en 1594. Selon l'explication la plus plausible le nom a été donné aux paysans parce qu'ils se battaient au cri de »Sus aux croquants« c.-à-d. »Sus à ceux qui croquent (mangent) le peuple«.

Je profite de l'occasion pour citer les deux passages suivants qui nous montrent le même phénomène sémantique:

<sup>1</sup> *Grammaire historique*, II, § 284—289.

»M. de Chabannes, d'une illustre naissance, beau, jeune, riche, presque à la mode, y faisant son début, eut la gaucherie de se laisser glisser en dansant et la niaiserie de s'écrier: Jésus Maria, en tombant. Jamais il ne put se relever de cette chute; le sobriquet lui en est resté à toujours, il en était désespéré. Il a été faire la guerre en Amérique, s'y est assez distingué, mais il est revenu Jésus Maria, comme il y était allé.«<sup>1</sup>

»Un temps fut où il avait eu des rapports avec les gens du pays, leur avait dit quelques-unes de ses idées, personne n'y comprit rien. Le mot système qu'il prononça deux ou trois fois, parut drôle. On l'appela Système, et bientôt il n'eut plus d'autre nom.«<sup>2</sup>

## 16. Patois et Français.

Dans le premier volume de ma *Grammaire historique* (§ 79, Rem.) j'ai appelé l'attention sur le fait curieux que dans les moments de grande émotion le patois reparait chez des hommes nés à la campagne, mais déshabitués de leur parler local. Comme preuves de cette assertion je renvoie à certains passages d'Alphonse Daudet et d'Edmond Rostand et à »la Comtesse d'Escarbagnas«. Aujourd'hui je pourrai y ajouter une scène émouvante dans le dernier roman d'Ernest Pérochon, »Nêne«.

Il s'agit d'un marchand ambulante d'Auvergne qui s'exprime couramment en français; il vient d'offrir ses marchandises à Nêne. Celle-ci, après avoir fait ses achats, le questionne sur ses enfants et leur mère. Elle touche ici à la corde sensible du marchand; sa femme est partie un

<sup>1</sup> Comtesse de Boigne, *Mémoires*. Vol. I, p. 25.

<sup>2</sup> Renan, *Souvenirs d'enfance*, p. 90.

beau jour avec un amant, et il n'y a personne à la maison pour s'occuper des enfants. Je laisse ici la parole à l'auteur:

»Il n'avait plus son air attentif et rusé; c'était un pauvre homme que la peine secouait et il bredouillait son jargon d'Auvergne. —

— Elle les a laichés! . . . Quatre qu'ils chont! . . . Bougri de chaleté! . . . Et moi, faut bien continua le commerce . . . Les deux plus petits chont comme les vôtres; cha crève le cœur! Pis le plus vieux qui devient presque aveugle . . . ch'est-y moi qui peux le choigner, ch'est-y-moi qui peux le guari? . . . Ah! le chort de tout le monde n'est pas beau, fouchtre!

Il avait fini de replier ses étoffes. Il se redressa, comme honteux de s'être ainsi laissé surprendre par l'émotion. Il dit sans le moindre accent:

— Je vous remercie madame; si je repasse en ce pays, j'espère que vous aurez encore l'amabilité d'examiner ma marchandise.« (p. 158).

### Additions.

P. 4. *Amignonner*. M. Emmanuel Philipot, qui a bien voulu se charger de corriger les épreuves de ces Études, remarque: »Peut-être serait-il bon de dire qu'*amignonner*, comme le mot qui précède, n'est qu'une reprise faite à l'ancien français (voir: Godefroy), — ou plus exactement au moyen français. Le Dictionnaire Normand de Du Ménil donne: *amignonner*, apprivoiser.«

P. 9. *Maxixe*. Le mot se prononce *matchiche*.

P. 13. *Pruscot*. Une autre formation ethnique en *-cot* est *Arbi* — *Arbicot* — *Bicot*, désignation des Arabes en Algérie (E. Philipot).

P. 13. *Réaliser*. J'ajoute que le nouveau sens de ce mot est employé à tout moment dans »Une Anglaise à Berlin. Notes intimes de la Princesse Blücher sur les Événements, la Politique et la vie quotidienne en Allemagne, au cours de la guerre. Traduit de l'anglais par M<sup>lle</sup> Henriette Cavaignac. Paris, 1921.« Ex.: Par bonheur, lorsque j'avais quitté mes parents trois jours avant, aucun de nous ne réalisait la gravité de la situation (p. 20).

P. 14. *Sketch*. M. E. Philipot m'envoie l'observation suivante: »Je vois le mot *sketch* figurer depuis une bonne dizaine d'années sur les programmes de cafés-concerts: primitivement, les *sketch* sont de petites scènes muettes, des pantomimes de clowns anglais, qui ont importé ce mot parmi nous. Le sens de »saynète« (parlée, naturellement) est nouveau pour moi, mais incontestable, étant donné l'exemple que vous citez. Vous avez raison: en ce sens, *sketch* est d'utilité douteuse; mais il a commencé par désigner de petites pantomimes qui n'avaient pas d'expression dans notre langue.«

P. 17. L'abus qu'on a fait des abréviations par initiales dans les rapports et les circulaires militaires, a provoqué la circulaire suivante due au Ministre de la guerre, M. Barthou, et datée du 12 avril, 1921:

»Les abréviations par initiales livrées à l'arbitraire des fantaisies individuelles, ont fini par constituer un abus intolérable qui rend illisible les correspondances et les rapports.

»Comme l'expérience a démontré l'impossibilité d'assigner à leur emploi des règles et une mesure, j'ai décidé de les interdire d'une façon absolue.

»Toutes les abréviations, sans exception, doivent donc disparaître dans les documents, correspondances et rapports militaires.

»La régularité et la rapidité au service ne perdront rien à ce que le respect de la langue française aura gagné.«

Le Ministre de la Marine, M. Guist'hau a pris une décision identique à celle de M. Barthou.

P. 31. *Ça*. M. A.-C. Christensen a eu l'obligeance de me signaler les exemples suivants de l'emploi pléonastique de *ça*: Prends garde! C'est imprudent. Une femme, *ça* ne s'aime pas tant que *ça* (V. Hugo, *Marie Tudor*, I, sc. 2).

Mon Dieu! Comment faire? C'est moi qui l'ai perdu, c'est à moi de le sauver. Je ne pourrai jamais. Une femme, cela ne peut rien (*ib.*, III, sc. 3).

Comme cela dort, ces jeunes gens! (V. Hugo, *Lucrèce Borgia*, I, sc. 2).

P. 38. M. Viggo Brøndal attire mon attention sur le passage suivant: »Les carriers [de la forêt de Fontainebleau] avaient des termes curieux pour dire la qualité de la roche; les onomatopées *pif*, *paf*, *pouf* représentant le son du marteau selon que la pierre était dure, molle ou friable, étaient d'usage constant (Ardouin Dumazet, *Voyage en France*. 44<sup>e</sup> série, Paris 1906. P. 131).

P. 4. *Attoitir*. M. le Dr Fr. Svendsen m'envoie la citation suivante: »Pour les hydravions, le lac immense et paisible, offre la meilleure place que l'on puisse rêver pour *aquatir* (*amerrir*, *alaquir*, *aflotter*, comment voulons-nous dire, au juste?)« (*Genève, Cité des Nations*. Genève, 1920. P. 161).